

**Pierre Étaix (1928-2016)**  
**Redessiner le monde et esquisser un sourire**

Apolline Caron-Ottavi

---

Number 180, December 2016, January 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84290ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Caron-Ottavi, A. (2016). Pierre Étaix (1928-2016) : redessiner le monde et esquisser un sourire. *24 images*, (180), 50–51.

# Pierre Étaix (1928-2016)

## REDESSINER LE MONDE ET ESQUISSE UN SOURIRE

par Apolline Caron-Ottavi

**P**ierre Étaix nous a quittés le 14 octobre, en plein milieu du Festival du nouveau cinéma. Un triste clin d'œil du calendrier pour les spectateurs montréalais qui avaient pu (re)découvrir ses films lors de la 39<sup>e</sup> édition de ce festival, il y a six ans (et c'est justement le 14 octobre qu'avaient alors été projetés en sa présence *Le soupirant* et *Yoyo*, son chef-d'œuvre). C'était là une rétrospective essentielle de son œuvre, comme il y en eut un peu partout dans le monde cette année-là : hommages bien mérités et longtemps attendus, car si Pierre Étaix est encore injustement méconnu, c'est notamment parce que ses films ont disparu des écrans à partir de 1996 à la suite d'un imbroglio juridique, avant d'être enfin restaurés et rediffusés à partir de 2010. On se souvient donc de sa silhouette frêle et de son humour délicat lorsqu'il présentait ses films à la Cinémathèque québécoise : une élégance amusée qui habite tout son univers. Dans la lignée de Buster Keaton et de Max Linder, Pierre Étaix était le clown mélancolique, le poète du quotidien, perdu dans un monde auquel son personnage ne parvenait jamais à s'adapter mais qu'il rendait plus beau.

Retraçons tout d'abord son parcours diversifié : né en 1928, Étaix rêve dès sa petite enfance de devenir clown, passion déclenchée par le passage du cirque Medrano dans sa ville natale, Roanne. Un projet farfelu aux yeux de la bourgeoisie de province dont il est issu. Il fera donc des études de graphisme. Mais passionné de comédie, il dévie bien vite du droit chemin pour devenir illustrateur dans le journal *Le rire*. En parallèle, il joue dans divers cabarets parisiens et s'essaie au music-hall. Et en 1953, une révélation : il découvre *Les vacances de M. Hulot* de Jacques Tati. Il contacte ce dernier, lui montre ses dessins, et c'est le coup d'envoi d'une longue collaboration, qu'ils entament immédiatement avec la préparation (épique) de *Mon Oncle*. Étaix enfile diverses casquettes auprès de Tati, de celle d'assistant-réalisateur à celle de gagman, en passant bien sûr par le *storyboard* et la conception d'inoubliables affiches.

L'œuvre et l'ombre de Tati ont sans doute contribué en partie à éclipser Pierre Étaix. Pourtant les films de ce dernier sont à part, développant un humour unique et un regard sur le monde bien à eux, tout en étant empreints et conscients d'une longue tradition burlesque. Parmi les influences de Étaix, il y a bien sûr le *slapstick* américain, dont il mêle habilement les héritages. Les films de Étaix rendent hommage évidemment à la mélancolie



Pierre Étaix dans son court-métrage « Rupture » (1961)

sentimentale de Buster Keaton, mais on y retrouve aussi le rapport à l'enfance de Chaplin, le dandysme de Max Linder, la grivoiserie des Marx Brothers, ou encore l'incongruité de Laurel et Hardy (son scénariste Jean-Claude Carrière rappelle que Étaix était le Laurel du duo et lui Hardy : en témoigne même une photo où ils sont ainsi déguisés). Ses premiers courts métrages, *Rupture* et *Heureux anniversaire*, dessinent déjà un personnage bien spécifique, volontairement peu développé, un maladroit qui se démène pour bien faire les choses dans un univers semé d'embûches et de contrariétés.

Les gags, aussi visuels que sonores, exploitent le décor des grandes villes et les petits drames d'un quotidien sans tragédie. Ces premiers courts, et tout particulièrement *Heureux anniversaire*, tracent aussi une ligne de fuite, que l'on retrouvera de film en film : l'inquiétude sourde de passer à côté de la vie en voulant trop bien la réussir, de perdre son temps en bonnes manières alors que l'essentiel est sous nos yeux. L'amour est bien sûr au cœur du problème, comme le confirme le premier long du cinéaste, *Le soupirant*, aux allures de vaudeville satyrique. Pierre y joue Pierre, jeune homme rêveur qui se sent obligé de se marier pour honorer la fierté de ses parents et la stabilité

bourgeoise. Il ne voit pas l'amour sous son nez (la jeune fille au pair) et se prend à fantasmer un amour impossible (une starlette de la société de consommation). Entre-temps, et c'est la partie la plus hilarante du film, il va s'essayer à flirter sans grande conviction, comme le font soi-disant les jeunes hommes de leur temps. Toujours avec élégance, les films de Étaix sont truffés d'allusions à la sexualité et à sa relation compliquée avec l'amour. Il y a là un décalage fondamental entre le désir et le devoir, entre un monde encore attaché au décorum des traditions familiales et un monde en changement dont la liberté nouvelle est source de confusion. Une grande part de la douce mélancolie qui fuse des films de Étaix découle de cette inadéquation : le destin semble avancer comme un rouleau compresseur, sans laisser le temps au personnage de prendre les bonnes décisions. Un peu plus tard dans sa carrière, *Le grand amour* mettra en exergue cette question d'autant plus clairement : le héros s'est marié sans trop savoir pourquoi, a adopté le métier inclus dans le trousseau (offert par le beau-père), la maison qui va avec et ainsi de suite... Comment se satisfaire d'une vie que l'on n'a pas vraiment choisie ? Ne faut-il pas passer par le fantasme pour réapprendre à aimer ? À titre de fantasme, le film contient l'une des plus belles scènes du cinéma de Étaix, sans aucun doute la plus onirique et inventive : un voyage en lit, à deux, dans un paysage peuplé de lits glissants, occupés par des propriétaires à leur image...

À propos de cet onirisme il faut rappeler qu'une autre découverte cinéphilique va marquer l'œuvre de Étaix, celle du cinéma de Fellini, *La Strada* en tête. Dès son deuxième film, *Yoyo*, le cinéaste n'hésite dès lors plus à transfigurer la réalité, à la faire basculer dans le rêve, le figuré, le merveilleux. *Yoyo* renoue explicitement avec sa passion première, celle du cirque. Après le succès du *Soupirant*, il obtient les moyens d'être ambitieux et complètement libre dans sa mise en scène. Il signe un film qui rend hommage au cirque et aux clowns, mais aussi au cinéma muet et à sa poésie, son expressivité, son économie de moyens... C'est là son œuvre la plus aboutie, la plus personnelle et la plus émouvante, transcendée par une grâce inoubliable. Bousculé par l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, de la crise de 1929 à la guerre de 1939, le personnage de Yoyo finit par comprendre que le bonheur est dans la bohème et non dans la vie de château : là encore, on retrouve cette idée récurrente que l'on est toujours à un cheveu de passer à côté de la vie en poursuivant des rêves inadéquats, inspirés par la société et le regard des autres. Étaix est-il trop en avance sur son temps ? Près de cinquante ans avant le succès d'un film hommage au muet comme *The Artist* (Michel Hazanavicius, 2011), son film *Yoyo*, déconcertant pour le grand public, se solde par un échec commercial retentissant...

Étaix et Carrière décident ensuite de faire face au manque de financement en écrivant dans une forme qui leur tient à cœur : le film à sketches (bien que le terme ne plaisait pas au cinéaste, qui lui préférerait celui de « tableaux »). *Tant qu'on a la santé*, bien qu'en apparence plus mineur, est tout à fait savoureux et regorge de trouvailles brillantes, poursuivant l'exploration des angoisses existentielles de monsieur tout-le-monde. Le film confirme un sujet de prédilection chez Étaix : la société de consommation, avec laquelle il se montre particulièrement



Le soupirant (1963) et Le grand amour (1969)

féroce, notamment dans l'épisode portant le titre du film, qui aborde frontalement l'abêtissement engendré par la publicité. Ironie du sort, c'est la société de consommation qui mettra un terme à la carrière de Étaix cinéaste. Quelque temps après *Le grand amour*, il part sur les routes de France pour filmer la tournée du Grand Podium Europe 1, à laquelle participe sa femme Annie Fratellini... Il découvre avec stupeur la France d'après 1968, la société de consommation décomplexée et la vulgarité des lieux de villégiature. Il en tire *Pays de cocagne*, un film dur, sans concession, le portrait affligeant d'un pays qui se vautre dans l'insouciance et l'égoïsme. Dans l'euphorie de la fin des années 1960, l'accueil critique et public est glacial face à ce qui est perçu comme une caricature méchante et condescendante du peuple. Même si encore aujourd'hui le regard cru que porte le cinéaste sur cette classe moyenne sans repères déconcerte tant il contraste avec la délicatesse de ses précédents films, force est de constater que Étaix avait senti le malaise et l'effondrement vers lequel se dirigeait une société illusoirement rayonnante et pleine d'espoir. Après *Pays de cocagne*, Étaix n'a plus sa place sur les écrans de cinéma. Il reviendra alors à son grand amour à lui, le cirque, enfilant son costume de clown blanc pour mieux revenir à l'essentiel : faire rire et tourner en dérision l'absurdité du monde. Maintenant qu'il a quitté la scène il nous reste les films, à voir et à revoir. Avec tendresse. 🎬